



Portrait

Hubert-Félix Thiéfaine, 57 ans, auteur compositeur interprète. Gourou des années lycée, il vit toujours sur sa légende noire de poète maudit teintée d'anarchisme.

Libre chanteur

Par Ludovic PERRIN
mardi 06 décembre 2005

Hubert-Félix Thiéfaine en 5 dates

21 juillet 1948

Naissance à Dole, père conducteur-typographe, mère au foyer.

1961-1965

Petit séminaire, premiers groupes.

1971

Arrivée à Paris. Tournée des cabarets du Quartier latin.

1978

1er album, Tout corps branché sur le secteur étant appelé à s'émouvoir.

17 octobre 2005

Scandale mélancolique, 14e album composé par Mickey 3D, Cali, JP Nataf. Hubert-Félix Thiéfaine Jours d'orage (Fayard/Chorus).

Tant qu'elle sera là, il y sera aussi. Il a bien essayé de rompre. Mais elle le tient. C'est une chanson. Depuis vingt-sept ans, une même génération d'ados en fait invariablement son hymne. Pourquoi elle, *la Fille du coupeur de joints*, et pas les autres, tous ces titres à rallonge, ces inscriptions cryptées où se croisent dingues, paumés, princesses punk, *Lorelei Sebasto Cha* et autres *Alligator 427* coïncés dans *l'Ascenseur de 22 h 43* ? C'est l'énigme Thiéfaine, versificateur goinfre, potache et rebelle, subliminal gourou des années lycée auquel on tourne le dos une fois qu'on en a découvert la matrice : Léo Ferré.

Enfant de l'après-guerre, Hubert-Félix Thiéfaine était venu à la musique par le yé-yé. Johnny Hallyday, Claude François ou Dick Rivers, ça lui parlait plus que Tino Rossi. Des «princes», pour un fils de prolos. A 13 ans, en 1961, il en reprenait les succès avec son groupe les Caïds Boys. La vocation était là. Car s'il n'a pas été curé comme son oncle Maurice, s'il n'a pas été secrétaire de direction, ingénieur à la SNCF, chef d'entreprise ou psychanalyste comme ses quatre frères et soeur, c'est qu'il se savait déjà chanteur.

Sa première chanson, il l'a écrite à 12 ans. Cloîtré au petit séminaire, il s'était fendu d'un *Merda zuta twist*. Oh, rien de bien méchant, une raillerie contre les profs, dans ce pensionnat où la discipline de fer s'accompagnait d'horaires d'enfer. «*La révolte en soi n'était pas sérieuse. L'important, c'était qu'il y ait rébellion, quelque chose du libre-penseur.*» Quatre ans plus tard, externe chez les jésuites, il peut enfin joindre l'acte à la pensée. Il apprend ce qu'est un bistrot et une jupe «*qui se balade dans les rues*». Et les carnets se noircissent : chansons, pièces de théâtre, romans. Voilà des «*instants d'intense solitude où l'on s'invente un autre à qui confier ses problèmes. C'est ça, l'écriture, inventer quelqu'un à qui parler*». Mais le style repose encore trop sur des fantasmes. «*Il me manquait ce qu'on appelle le vécu. Je me sentais coincé par ça. Il ne suffit pas d'avoir envie, il faut de la matière pour écrire.*»

Quand on est né en 1948, on a des chances d'avoir 20 ans en mai 1968. En fait, non. Tout comme le punk duquel on l'a cru proche à cause de ses cheveux en bataille et d'un nihilisme rock venant après la bataille, Hubert-Félix Thiéfaine paraît trop tenir à son indépendance pour prendre part aux révolutions. Se tenant également à bonne distance de l'anarchisme dans la mesure où «*un drapeau noir reste un drapeau*», il semble défendre là sa liberté de provocateur, une volonté farouche de sortir du cadre, avec nez rouge et confettis jetés à la face du public. Quand ses bourgeois de copains étaient à gauche, lui défendait des positions gaullistes. A ce ralliement au Général, on pourrait relever une contradiction du futur déserteur Thiéfaine. En réalité, il semble que cela traduise une peur des changements trop radicaux chez ce fils d'ouvriers ayant vu le Jura de son enfance frappé par le chômage. En 1968, son père, conducteur-typographe, se retrouve sur le carreau. «*Les usines à Dole fermaient les unes après les autres. Les bourgeois se prenaient pour des anarchistes, ils voulaient*

changer le monde, alors que nous, dans les cités, ça faisait déjà un mois qu'on n'avait plus de cigarettes. Moi, je voyais les mecs, les mères de famille vraiment flipper. Ça parlait de guerre civile. A ce moment-là, j'ai choisi de rester avec les miens.»

A l'époque, en fac de droit et de psycho, il troque son chagrin contre un autre. Sa mère meurt en même temps qu'il découvre Ferré. On se sent alors moins seul sur *La Solitude*. Pour ce vomisseur qui aime en avoir plein la bouche, il y aura un avant et un après Léo, de même qu'il y aura un bouleversement Dylan, Stones, Albert Ayler, Jimi Hendrix. *«Pendant six ou sept ans, j'étais scotché à Léo Ferré. Sa mélancolie m'aidait. Mais je n'étais pas le seul. On est toute une génération à avoir été marqué.»* Seulement lui, plus encore que Lavilliers, Higelin ou Souchon, en garde la trace. Il en a emprunté la forme, dérégulée, hallucinée, improvisée, et a connu la difficulté de revenir à soi. *«A mon tour, avec une guitare et des mots, j'ai essayé d'ordonner mon chaos intérieur pour le recasser à nouveau afin de ne pas trop montrer dans quel état j'errais. On maquille alors la déchirure, on utilise des oxymores, on s'amuse, on fait danser les mots après une première étape d'écriture automatique. J'envie les peintres car ils n'ont pas trop à s'expliquer. Moi, j'utilise des mots. C'est fort, parce que ça appartient à tout le monde. Les gens, ils parlent avec ça.»*

La première fois qu'il a entendu 2 000 personnes applaudir son désespoir, il est tombé en dépression. C'était en 1983. Son père venait de mourir. Lui qui s'était vu dans le manque et le sacrifice, poète maudit à crever de faim sous les ponts de Paris, fêtait cinq ans de carrière, une semaine durant, à l'Olympia. Il ne lui restait plus qu'à faire voler en éclats ses principes religieux. Ce qu'il fit avec succès. Dope, alcool, nuits blanches, groupies : Hubert-Félix Thiéfaine a bientôt la gueule toute verte. *«Mais, moi, mon but, c'était d'être chanteur, pas junkie.»* Alors, il ressort son sac à dos et part neuf heures par jour marcher dans la montagne. De retour en bas, un psy l'attend. *«Je lui ai dit : "Je n'arrive pas à vivre mais je n'arrive pas non plus à me flinguer. Aidez-moi à l'un ou l'autre."»* La rumeur le donne pour mort, une seringue dans le bras en backstage. En réalité, le «caillou catatonique», tel qu'on l'appelle, s'est replié dans sa forêt du Jura. En pleine promo, les attachés de presse s'arrachent les cheveux alors que leur poulain gagne un statut culte : maudit. Une caste réservée où l'on croise des Manset, lisant comme lui des langues oubliées (latin, grec). Une réussite sans les médias qu'on ressort depuis en modèle à toute une génération, celle de Louise Attaque et de Mickey 3D. *«Ça a été pris comme quelque chose de définitif : "Thiéfaine ferme la porte aux médias", alors que je ne pouvais simplement pas parler à un journaliste, donc encore moins à quarante.»*

L'esprit de clan se répand comme une traînée de poudre. Ses albums se vendent dès lors par centaines de milliers d'exemplaires. Une manne que gère aujourd'hui la mère de ses deux enfants, sa femme, Francine Nicolas, après le départ de son musicien et manager Tony Carbonare après vingt-cinq ans de complicité. Les bureaux sont à Dijon, la maison dans la forêt de Chaux. Dole n'est pas loin. Mais le chanteur s'y rend rarement. En basculant dans le tertiaire, la ville a emporté les souvenirs d'Hubert-Gérard-Félix, né au milieu des fromageries et des fonderies. C'est là que ses parents s'étaient rencontrés, dans l'imprimerie où ils travaillaient depuis leurs 14 ans. Son père venait de Paris. Sa mère, fille d'un ancien précepteur à la cour de Bosnie, était du Jura. C'était une midinette qui chassait le deuil de son père en apprenant dans les rues les airs à la mode. Dans ses boîtes à partition, il y avait aussi les mélodies de Berthe Sylva ou de Marie Dubas. Des tragédiennes. *«Il y avait toujours du sang et des poignards dans ces chansons. Ce que ma mère ne savait pas, c'est l'influence qu'elles auraient sur moi.»* Et, à leur tour, sur les fils et les filles du coupeur de joints.

photo MATHIEU ZAZZO

<http://www.liberation.fr/page.php?Article=342727>

© Libération